



Histoire d'une famille juive

Dans leur boutique brocante et antiquités à Alençon : Alfred et Rosa Kahn avec leurs souvenirs. Histoire d'une famille juive comme des centaines de milliers d'autres en Europe... Ils ont d'abord fui la Sarre en 1935. Ils sont venus vivre en Normandie. Et puis l'Occupation. Au début de l'Occupation, Alfred Kahn est dans le Tam, en zone libre. En février 1941, sa femme, leur petite fille de quatre ans, Béatrice et l'un de leurs neveux, Gérard, réussissent à le rejoindre, après avoir franchi la ligne de démarcation. Mais l'état se reassemble autour de tous les Juifs. RESSER-FRANCE du 2 janvier. Petites lumières dans la nuit où, avec eux, plonge la France. À côté d'un pouvoir qui dévance parfois

les désirs de l'occupant nazi, dans un pays en hémorragie partielle qui ne devine peut-être pas le génocide en cours - ou qui ne veut pas le savoir - il y a ces personnages que vont rencontrer les Kahn, pendant la longue traque.

Ce gendarme qui n'a pas cru d'accompagner la tante juive dans son passage de la ligne. Ces paysans du Tam au milieu desquels elle se vit pendant plus de trois ans. D'autres gendarmes...

Alfred Kahn décroche un carton qui pend au bout d'une ficelle près du téléphone. Y figure un seul nom en grosses lettres : « Mourizy-Toutel ». Le nom du village qui lui a caché, village du miracle. Toute la France n'était pas couchée.



II. « Cachés dans le grenier on a même peur de l'objet qui tombe »

Alfred KAHN. — J'ai commencé à travailler dans les fermes, j'avais dit aux cultivateurs : « Je ne veux pas d'argent. Je veux seulement à manger ». Jusque vers mai-juin 1942, on vivait, on était très prudent. On continuait à avoir des nouvelles de la famille restée à Alençon par

des cartes interzones sur lesquelles on ne pouvait écrire que quelques mots. C'est en octobre qu'on a reçu le dernier carton. Elle venait de Drancy. Un de nos neveux nous disait qu'il était là avec son grand-père et qu'ils avaient faim. Après cela, la silence total...

En zone occupée, les mesures anti-juives se sont multipliées. Première rafle, en mai 1941, par la police française, des « Juifs apatrides ». Juin 1942. Part de la famille juive pour tout Juif au-dessus de 6 ans. L'archaïque Lucien Rebatel dit sa joie « de voir cette école dans nos rues parisiennes où, il n'y a pas trois ans, cette race exécrable nous piétinait ». (Je suis partout) 16-17 juillet 1942. Grandes rafles. Regroupements au Val d'Arv' et à Drancy. Presses mortes. L'Entente du Maréchal envoie la colonne de vacances de Bazona vers l'air pur... Pendant que la police de Vichy extrade les Juifs internés en zone libre et les livre aux Allemands. Au mois d'août, des trains entiers d'enfants juifs partent de France pour les camps d'extermination.

Alfred KAHN. — On commence à avoir très peur. Car été-à, on était à bare le molson à la ferme de la Bélaudé, à 3 km de la maison où nous logions. Le soir, quand je suis reparti, le grand-père m'a accompagné quelques pas. Je lui ai raconté notre histoire et notre engagement à tout de suite partir. Son père avait quitté l'Alsace en 1870. Il m'a dit : « Tâ ! Tâ ! Repars où veux-tu ? Cela voudrait dire qu'il nous prendrait tout la protection. C'est à ces gens-là que nous devons la vie. À la fin de 1942, la zone libre a été envahie par les Allemands. Nos craintes ont redoublé. Du reste de notre famille, on n'avait plus la moindre nouvelle, mais on savait avant même de venir en France ce qu'on voulait dire les mots « déporté » et « camp de concentration ». J'avais dit aux gendarmes de Villerichel-d'Albigou, à quelques kilomètres de là - et il y a quelques choses, arrivées-

nous ». Elle savait que nous étions là et avait fait à nos parents, donner nos noms. Dès, on ne couchait plus la nuit dans notre maison de location. On avait cherché des voisins. Cela a duré (voilà que voilà) jusqu'à l'automne 1943. Un jour, on était occupé à la vendange dans une ferme des environs. Un gendarme est venu à vélo chez nos amis de la Bélaudé et a demandé où nous étions. « Ils ne sont pas là », ont répondu les fermiers. « Dommage », a dit le gendarme, je voulais les avoir ! On doit venir les chercher demain ». La fin du fermier est aussitôt venu à travers champs nous prévenir. La nuit venue, nous sommes partis à vélo. Des amis des fermiers avaient dit : « Il arrive quelque chose, la peuvent venir chez nous. Il n'y a pas d'arbres ». C'était une maison en ville. Nous y sommes allés cette nuit-là. Nous avons été cachés dans le grenier pendant 3 mois et 20 jours. C'était terrible.

« La fumée n'était pas suspecte »

Hiver 1943-1944. Troisième hiver d'occupation. Dixième année de persécution pour les Juifs venus d'Allemagne, ceux qui restent, du moins, après les rafles qui se sont étendues à toute la France. La petite juif quimperloise Max Jacob est emmenée à Drancy en février 1944 et meurt le 5 mars. Mais le bruit de la nuit peut-être pour les survivants, et pour toute la France sous le joug. En septembre, les Alliés ont débarqué en Corse. La Résistance devient active dans le Centre et dans le Midi.

Rosa KAHN. — Dans le grenier de cette maison, il ne fallait pas bouger, bien sûr. À cause des voisins. Si un bijou tombait, on s'attrapait. On ne pouvait pas voir notre fille qui était restée à la ferme de la Bélaudé, avec un fleur noir. On nous apportait du nourriture. Mais on était à bout. Un soir, j'ai voulu essayer une boîte de comprimés.

Alfred KAHN. — Fin décembre, nous avons décidé de retourner à la Bélaudé, où il y avait peut-être moins de risque qu'en ville où il y avait les Allemands. D'abord, on nous a cachés dans une pièce de la maison de ma mère. Une pièce fermée, où on était dans le noir. C'était un hiver très froid. Le fermier nous a apporté des braises. On a fait des saupiquets. Mais Jean, le fermier, nous a ensuite construit une sorte de cabane dans un grenier à blé, au-dessus d'une remise. Là, on avait un lit et une quinzième-

re. On pouvait faire du feu parce qu'on descendait, il y avait un foyer où l'on cuisait la nourriture pour les cochons. Du dehors, la fumée n'était donc pas suspecte. On a vécu là jusqu'au mois de mai 1944. On ne sortait pas.

Notre fille Béatrice vivait avec les fermiers. Elle se devait peut-être qu'on était là, à quelques mètres, mais elle n'en a jamais parlé. L'habilleur, qui était sous la sacristie de ma mère, lui avait fait faire des fausses cartes d'alimentation et d'identité. A nous aussi, il avait donné de faux papiers. Je m'appelais Alban Parlier. J'ai toujours cette carte.

Rosa KAHN. — Notre neveu Gérard, avait été passé dans une autre ferme. Un jour, il avait reçu une convocation à la Kommandantur de Toulouse. Les fermiers lui avaient dit de ne pas y aller, ils avaient continué à le cacher sous un bus-



Allemand du VI chysacois, l'antisémitisme se développe en France dès l'arrivée. Propagande par tous les médias existants et notamment par le cinéma.

non. Après, il a fait partie d'un maquis. Puis, il s'est engagé à 17 ans, dans l'armée Rmn et Darube.

Alfred KAHN. — Enfant dans notre grenier, on regardait des sacs à blé. Les Allemands ne sont heureusement jamais venus ici. Les fermiers écoutaient le général anglais et aussi le Suisse. Cela nous rassurait un peu. Sans cela, on n'aurait

pu vivre. On a commencé à respirer quand quelqu'un est venu nous dire : c'est le débarquement. Mais c'est le 16 août seulement qu'Alb a été libéré.

Rosa KAHN. — J'avais un tablier bleu. On a trouvé un torchon blanc. La fille de la ferme avait une chemise rouge. J'ai coupé un drapier et Jean, le fermier, est allé le planter sur le grand grenier.

« Mon père et ma mère dans le convoi 42 »

Joies temporaires. Du sont tous les autres ? Il faudra attendre le début de 1945 pour que le monde découvre l'étendue du génocide. Les Kahn questionnent ceux qui restent, si leurs. Ils savent seulement que leurs parents, frères, sœurs, neveux sont partis de Drancy. Après on perd leurs traces à tous. Aujourd'hui Alfred Kahn parcourt le grand livre du Mémorial juif français. Des noms alignés, par dizaines de milliers. Des listes que les Allemands avaient établies par trains. Les 4, 8 et 11 novembre 1942, 3 nouveaux trains de 1 000 Juifs partent pour Auschwitz...

Alfred KAHN. — Mon père et ma mère étaient dans le convoi 42. Ma sœur aînée avait déjà été déportée avec ses enfants au mois de juillet, avec le train 13. Son mari, avec le convoi 31. Un autre de mes frères, réfugié en zone libre, avait été arrêté à Lavalant, dans l'Arège. Des voisins avaient dit au gendarme venu le chercher : « Faites comme si vous ne l'aviez pas vu ». Mais le gendarme a répondu : « Je ne tiens pas à perdre ma place ». Mon frère est donc parti par le convoi 50. La mère de ma femme aussi a été déportée. Et deux de ses frères, un seul est revenu. Les autres sont tous là, dans ce livre. 20 membres de notre famille, mais aussi beaucoup de personnes

que nous connaissions (Alfred Kahn reforme le lire). On ne peut pas ramener les morts. Il ne faut pas effacer le malin, mais on ne peut pas oublier.

Rosa KAHN. — Quelques-uns, comme nous, ont pu échapper, mais il peu. Une de mes sœurs, la mère de Gérard, le neveu qui était venu avec nous près d'Alb, n'avait jamais pu quitter l'Allemagne. Elle s'était sauvée de ville en ville. Elle a vécu dans les prisons autour de Berlin. Elle avait une chaîne, elle était fronde, elle était. C'est un miracle, mais on ne peut oublier tous les autres. On a peur de la nuit. Dans le journal, le travail nous distrait. Mais après, trop de choses nous obsèdent.

Le feu des Granges, toujours palpable, le soir venu. Alfred et Rosa Kahn relisent les livres sur souvenirs et offrent le thé, avec les gâteauux sucrés et les bonbons. Des clients entrent encore en quête de cadeaux annulés. Le vie a continué, malgré tout... La Libération venue, les Kahn étaient restés dans le Midi pendant près d'un an. Ils avaient continué à aider dans leurs travaux ceux qui les avaient sauvés d'une mort certaine, au prix de leur propre vie. Puis, ils étaient revenus dans leur boutique vide, avaient retrouvé trois visites nazies et les avaient misés en vitrine...



Alfred KAHN. — En 1946, je suis retourné dans mon pays natal à Moring. Je voulais faire voir aux miens où j'avais vécu étant juif. J'ai rencontré des personnes qui m'ont reconnu tout de suite. Ils m'ont rendu la main. Je n'ai pu le prendre. Je me disais : c'est peut-être

HISTOIRE D'UNE FAMILLE JUIVE

Une boutique brocante et antiquités à Alençon. Dans le petit bureau aux meubles bien cirés : Alfred Kahn et Rosa, sa femme, avec leurs souvenirs. La rue des Granges est au cœur d'un vieux quartier qui remet ses pierres à nu et grête les poutres de ses colombages.

J'écoute la longue histoire d'une famille juive. Cela commence dans une petite ville de la Sarre, qu'on imagine tranquille et frileuse, avec des bonhommes à pipe de porcelaine comme dans les contes d'Erckmann-Chatrian. Et puis leur histoire plonge dans une nuit dé-

mente, avec des noms de cauchemar, Drancy, Auschwitz. Elle reprend ici, maintenant, en ces temps de Noël, dans l'apparence d'un calme retrouvé. Alfred Kahn, né au début du siècle, reforme un grand livre qui contient, en colonnes serrées, le nom de tous les Juifs de France disparus. Vingt de ses proches sont parmi eux.

Vie et mort d'une famille juive très ordinaire, comme des centaines de milliers d'autres. C'est cela qui se raconte à mi-voix, pendant que tinte la sonnette de la boutique annonçant un client de Noël...



Alfred KAHN. — Nous habitons la Sarre, Merzig, c'est une petite ville de 10 000 habitants où mon père était marchand de bestiaux. On était autant Français qu'Allemands. Regardez notre arbre généalogique. Le premier nom qu'on trouve est celui de Benés Cohen, né à Augny, près de Metz, en 1757. La Sarre avait fait partie d'un département français après la Révolution. On m'a toujours dit qu'un de mes arrière-grands-pères était allé en 1812 avec Napoléon en Russie. Kahn, cela vient de l'hébreu. On trouve aussi des Cohen, des Cahen, des Caen, selon les transcriptions d'état civil. C'était le nom d'une caste sacerdotale, en Israël. Elle était chargée d'un service au Temple.

À Merzig, on vivait bien, sans problèmes. On ne connaissait guère l'antisémitisme. Mon père m'a raconté souvent que, comme ses parents habitaient près de l'église, le curé, quand il était appelé la nuit dans un village lointain pour porter les sacrements à un malade, venait frapper à la fenêtre. « Julius, tu ne pourrais pas atteler la carriole ? ». Je me rappelle qu'à Merzig, au moment de notre fête de nouvelle année, qui est le Rosh Hashana, le journal local publiait toujours un petit article : « Nos concitoyens juifs fêteront leur premier de l'An et nous leur souhaitons bonne année. - Mais on sentait déjà des menaces... Un soir, j'étais allé au bal avec des camarades. J'étais rentré avant eux. Dans la nuit, en revenant, ils ont lancé des pierres dans nos carreaux. C'était le poison nazi qui pénétrait lentement... »

I. « Un soir mes camarades ont lancé des pierres dans nos carreaux »



Après le plébiscite de 1935, les premiers Sarrois menacés par les nazis passent en France.